

Si aujourd'hui je crée et j'anime des ateliers d'écriture, c'est parce que ma route a croisé leur propre route

Hommage à Odette

Pascale Lassablière (GBEN)

Printemps 2005

J'étais depuis deux ans formatrice en alphabétisation à l'asbl *Lire et Ecrire* en Belgique. Cette association agit pour que tous aient accès à l'écrit, et que l'illettrisme disparaisse.

J'avais la possibilité cette année là, de participer à l'Université de printemps, un moment de formation continue pour le personnel. Nous pouvions choisir parmi différents ateliers. A cette époque je travaillais avec un groupe d'adultes en formation en alphabétisation, des personnes d'origine belge, quelques une d'origine étrangère mais depuis longtemps en Belgique, toutes passées par les bancs de l'école sans avoir appris suffisamment pour maîtriser l'écrit de base utile au quotidien.

Cette année là, le groupe avait décidé de faire comprendre au grand public ce qu'était la vie, le ressenti d'une personne dite illettrée. Nous avons un projet concret, écrire et publier un livre¹. C'était un défi pour tous, et aussi pour moi. Je n'avais jamais écrit de livre, ni publié, pas même un petit article dans un journal local.

J'aimais travailler dans cette association pour son engagement citoyen, parce qu'elle place l'alphabétisation au delà de l'écrit utilitaire, qu'elle ouvre l'apprentissage à l'envie de lire et dire le monde. Cette formation pour le personnel arrivait bien à propos, et quand j'ai lu sur le catalogue « Atelier d'écriture » j'ai pensé « écriture en cours de fabrication ». Je me suis dit que c'était pour moi, que j'y trouverai sûrement ce qu'il me fallait pour travailler avec mon groupe...

Je n'imaginai pas être bouleversée par ce que j'allais vivre. J'ai été transformée non seulement par ce que j'y ai vécu avec les collègues du moment, mais aussi par ma rencontre avec Odette et Michel Neumayer. Comme une espèce de révélateur de choses que je soupçonnais, mais sans les avoir encore franchement nommées... En une semaine d'ateliers avec eux, je découvrais une façon d'aborder l'écriture sans complexe, avec franchise, l'écriture comme miroir de la pensée.

Je découvrais aussi deux personnes entièrement engagées sans décalage entre leurs valeurs, et leur travail. Il était donc possible de vivre et d'agir professionnellement tout en portant clairement son engagement.

Cette posture apportait une alternative à l'insatisfaction que je ressentais face à la professionnalisation du métier de formateur. J'aurais dû me réjouir de la reconnaissance grandissante de ce métier. Pourtant il me semblait que l'aspect engagement citoyen avait tendance à se diluer dans les prescriptions, les méthodes, les pratiques, les contraintes des pouvoirs subsidiaires... comme si le fait d'agir avec un salaire divisait nos temps de vie.

Au travail, un temps d'action en tant que salariés, puis, comme si après la journée en rentrant chez nous, nous ne devions plus porter l'engagement, oublier le travail, parce que justement nous ne sommes plus dans le temps du travail. C'est une réflexion que je n'ai pas encore très claire à l'esprit mais que la posture d'Odette et Michel dans leur travail et dans leur vie a interpellée. Je voyais dans ma façon de me positionner professionnellement, une ouverture, un espoir même.

¹ Livre qui a été publié en juin 2005 "L'illettrisme il faut le vivre" –

« *Tout le monde est capable de penser, alors tout le monde est capable d'écrire* » avait lancé Odette au début de la formation...

Ces mots ont tout changé dans ma façon de voir mon métier, et plus encore. Je peux dire aujourd'hui qu'ils ont pesé « fort » dans ma vie. Fort parce d'abord ils m'ont fait me sentir capable d'écrire moi-même. Ce qui m'a permis par la suite de dire avec conviction qu'écrire est dans les capacités de tous.

Ecrire...

Ecrire sa pensée. Et donc, écrire avec la première idée qui vient et forger son argumentation au fur et à mesure des mots qui se présentent. C'est après qu'on relit, qu'on supprime ou rajoute, qu'on déplace des morceaux, qu'on organise, en pensant à celui qui va lire pendant qu'on relit soi-même dans sa tête.

Ecrire ainsi c'est tellement agréable, on a l'impression de dialoguer avec soi, la pensée devient concrète, on se trouve. On ne se pose plus la question si on a juste ou faux, on se place en rapport avec les pensées partagées. Juste ou faux c'est quand on écrit parce qu'on sait qu'on sera jugé, par rapport à un attendu.

Plus je pratique l'écriture en atelier avec des personnes qui pensent en être loin, peu capables... plus il me paraît essentiel d'enlever cette appréciation « juste ou faux » car l'écrit produit est lourd d'investissements pour son auteur.

Par contre, on peut questionner, échanger, affiner... partager des points de vue. Sans jugement, on cherche à comprendre, à se faire comprendre, cela devient passionnant. C'est une posture à laquelle je crois profondément pour développer le sentiment de se sentir capable d'écrire, et donc pour développer ses propres capacités à écrire.

Le partage

Le partage de lecture en atelier c'est « *la cerise sur le gâteau* », une autre expression d'Odette.

Cela a été pour moi une énorme découverte. Ecouter lire ce qu'un autre a pensé, en « co-piller » parfois des extraits ou quelques mots, les réinjecter dans mon propre écrit, et avoir le plaisir de faire partager ce que j'ai découvert moi-même avec cet apport. C'est bon, vraiment bon.

Ce plaisir devenait une délectation. Je sentais leur attention commune dans l'écoute et leur curiosité était communicante. C'est comme lorsqu'on se balade dans la rue et que quelqu'un regarde en l'air, tout le monde regarde aussi.

Au début on écoute avec une curiosité parfois un peu distraite, mais on se laisse vite prendre par la lecture partagée, c'est un bon moyen pour avoir envie de donner le meilleur de soi. Puis on y prend vraiment goût. Et je pense que cet engouement vient surtout de la notion de don, de cadeau. Une pensée que l'on se partage gratuitement, pour le plaisir de la découverte, et aussi parce qu'on sent que l'on grandit soi-même au fur et à mesure de l'atelier, en goûtant à l'intelligence de l'Autre.

C'est quelque chose qui se vérifie souvent dans les ateliers que j'anime. Les participants réclament parfois des partages de lecture là où je n'y avais pas forcément pensé. Les ateliers d'écriture que j'ai vécu avec mes deux amis, développent la curiosité de l'Autre, l'envie de s'enrichir de la pensée des autres.

J'ai pratiqué ces ateliers d'écriture avec des jeunes en grandes difficultés scolaires, en prison, dans des écoles secondaires en technique sociale, avec des adultes en formation en alphabétisation, avec des adultes primo arrivants en Belgique comprenant seulement quelques mots en français... et chaque fois pendant le partage de lecture, on entend les mouches voler.

Se lancer

En 2006, j'avais à l'asbl *Lire et Ecrire* un temps intergroupes dans lequel nous proposons un atelier d'écriture. Les apprenants pouvaient s'y inscrire en plus de leur formation. Nous accueillions également des stagiaires auxiliaires polyvalentes pour la petite enfance et la collectivité. Elles étaient en formation dans une petite EFT de Verviers (Entreprise de Formation par le Travail). Des jeunes filles et des femmes surtout, dont beaucoup étaient en grande difficulté avec l'écrit.

Inspirée par la formation et leurs livres, je décidais donc de me lancer dans l'animation d'ateliers d'écriture en me basant sur leurs démarches. Avec l'expérience de publication du livre *L'illettrisme il faut le vivre*, une réelle prise de parole citoyenne, marier la démarche de l'atelier d'écriture partagée et la pédagogie du projet me donnait un cadre, des balises pour que les personnes qui pensent être exclues de l'écriture se l'approprient et pourquoi pas, fassent entendre leur voix.

C'est à cette époque qu'Odette et Michel sortaient avec trois autres amis le livre *Pratiquer le dialogue arts plastiques - écriture*, un livre précieux qui m'a donné du concret. Je m'y appuyais et j'osais me lancer. Il rajoutait la dimension plastique, un appui métaphorique qui me parlait pour aller vers l'ouverture philosophique.

L'ampleur de la réflexion

Lors de notre première expérience de publication avec le groupe d'apprenants à *Lire et Ecrire*, ce que je faisais s'apparentait à une technique d'atelier d'écriture, mais il me manquait l'ampleur de la réflexion que je trouvais dans leurs démarches.

Je m'étais beaucoup appuyée sur ce que les participants apportaient, mais je n'apportais pas de lien culturel, littérature, art plastique ou autre... Je n'osais pas. D'abord parce que je pensais ne pas en connaître assez moi-même, et aussi parce que je pensais que ce serait trop difficile pour « mon public ». Je n'étais pas la seule

à penser ainsi. Souvent en alphabétisation on utilise la littérature enfantine pour les débutants lecteurs, parce que c'est plus abordable pense-t-on, ce qui a première vue peut paraître logique.

La nouveauté avec le livre *Dialogue arts plastiques - écriture*, c'est qu'il proposait des extraits courts de littérature, et des pensées de plasticiens. Ces courts extraits me parlaient d'une manière poétique, ils me paraissaient accessibles. D'un coup c'est tout un horizon qui s'ouvrait non seulement aux apprenants, mais à moi aussi.

C'était quelque chose par exemple de découvrir ensemble une citation de Matisse et Picasso, de Dubuffet, de travailler sur des extraits de Henri Michaux... Il y avait comme une espèce d'excitation à lire ces extraits, à se dire comment on les comprenait. De mon côté j'effectuais des recherches sur ces auteurs que je ne connaissais pas, et je découvrais un nouveau monde.

Le code plastique, c'est un détour intéressant quand les mots ne sont pas forcément amis.

Au départ, j'utilisais ce livre presque comme un manuel. 15 ateliers exposés, avec les consignes clairement annoncées, des pistes de réflexion, des témoignages de participants. Cela me donnait envie de m'y lancer. Je commençais par le premier atelier « Le triomphe par le ratage même ».

Surprendre

Avec des personnes fortement blessées par un sentiment d'échec à répétition, le titre de l'atelier "surprend". Sans en avoir l'air, les apprenants "survolent" les difficultés face à la lecture-écriture, pris par le plaisir de faire, par le jeu avec l'inattendu. La posture de l'animateur que proposent Odette et Michel est déterminante. Dans leurs ateliers tout le monde participe, l'animateur aussi. Tout le monde se mouille, ce qui décomplexe. Tout le monde se dépatouille comme il peut avec une matière. Ici il s'agissait d'encre de Chine, et d'agir avec des outils étranges, cure-dents, vieilles brosses à dents, cotons-tiges...

Dans les moments où chacun était plongé dans son "faire", que ce soit la production plastique ou l'écriture, Odette passait discrètement autour des participants, où se mettait à proximité agissant elle-même. Et lorsqu'elle observait un participant un peu hésitant, en prise avec le doute, elle lançait avec enthousiasme « *allez, allez on s'y jette, ne vous posez pas trop de questions, on a encore du travail* ».

Ça peut paraître directif ou maternant à première vue, mais une petite phrase comme ça, lancée à demi sur le ton de la boutade, fait que oui, on laisse là les questions, que l'on ose, que les doutes disparaissent, que la l'impression de « faire du n'importe quoi » qui fait qu'on résiste au lâcher prise laisse place au plaisir de faire.

Les moments plastiques

Dans ces ateliers, il y a tellement de possibilités de raccrocher métaphoriquement, et de jouer avec la poésie des mots en écrivant sur nos productions, que oui, on se jette dans ces moments plastiques. On s'aperçoit par la suite qu'ils deviennent une véritable nourriture pour la pensée et la poésie.

L'art plastique a été pour moi une grande découverte par le lien que chacun peut créer aisément avec une notion philosophique large.

« Triomphe par le ratage même » permet d'explorer la notion d'échec/réussite, mais aussi la beauté, et on pourrait y trouver d'autres ouvertures, comme le sens de l'art, ou la spontanéité par exemple.

Mais surtout, la richesse des ateliers, c'est de pouvoir y inscrire dans une notion philosophique large, la résonance d'une réalité quelconque.

Avec l'atelier "Du lieu au non lieu", en écho avec Jean Dubuffet, la ligne et le remplissage d'espace prend un sens avec ce que chacun vit à l'instant même de l'atelier. Cette façon de prendre les ateliers chronologiquement dans ce livre, m'a donné une grande confiance et de la ressource pour pouvoir créer moi-même de nouveaux ateliers à partir d'autres idées philosophiques, à partir de mes découvertes de plasticiens ou de poètes.

Avant d'en arriver là, j'ai respecté scrupuleusement les démarches proposées dans l'ordre où elles étaient présentées, en cherchant pour chacune l'ouverture philosophique en lien avec la réalité apportée par le groupe. Cette première expérience en 2006 a donné lieu à un recueil des textes de janvier à juin, 6 mois pour expérimenter les 15 ateliers du livre.

Un recueil que les participants ont titré *Expression*.

En analysant avec les apprenants le parcours que nous a permis cette expérience, ils ont dit apprécier la découverte des plasticiens, et de pouvoir s'essayer eux mêmes à la production plastique. Ce fût une découverte pour beaucoup, un moyen de se surprendre soi-même, de s'émerveiller de la production de l'autre, d'expérimenter la production collective, de s'enrichir de mots pour chercher à nommer ce qui était fait... ou entrain de se vivre, et même pour certains, d'éprouver le besoin de continuer à écrire.

"L'illettrisme, osons en parler"

Depuis 2006, j'ai souvent croisé Odette et Michel. En 2007, je faisais appel à eux pour organiser avec les apprenants du groupe « L'illettrisme Osons en parler », un colloque avec une cinquantaine de participants. Les apprenants voulaient parler eux même de l'illettrisme, mettre des mots sur les causes et les conséquences de cette situation, des mots pour dire aussi leur souffrance.

Pour ne pas tomber dans la victimisation, ils proposaient d'inscrire le colloque « *L'illettrisme on en parle nous-même* » sous l'angle de l'audace et de la résistance. 5 jours d'ateliers d'écriture avec 50 adultes de Suisse, France et Belgique en difficulté avec l'écriture.

Cette expérience m'a permis une autre prise de conscience : la transmission du savoir dans nos société se fait dans un rapport dominant/dominé. Ceux qui savent sont souvent mis en position de "remplir", de "combler", un manque de savoir chez ceux qui apprennent. Un savoir cloisonné, découpé lui-même en filières, en options... un savoir réparti en fonction de besoins sociétaux, mais trop rarement du choix de ceux qui apprennent. Et surtout une répartition qui ne laisse

pas ou peu de place à l'inventivité de chacun. Comme si l'objectif était de ne pas être une charge pour la société, de trouver la case pour laquelle chacun serait fait. Ceux qui apprennent ont peu de prise sur les savoirs qu'ils apprennent et peu conscience de ceux qu'ils possèdent parce qu'on ne leur reconnaît pas de valeur. Une personne illettrée peut savoir monter et démonter un moteur, s'occuper des personnes âgées de son quartier, cuisiner pour une famille nombreuse avec peu de moyens, sans que cela ne soit jamais reconnu. Ce que l'on verra d'abord, c'est toujours qu'elle ne sait pas suffisamment lire ou écrire, et qu'elle fait de nombreuses fautes d'orthographe. A cause de cela, on ne les croit pas capables de pouvoir comprendre, apprécier, la poésie, l'art, la philosophie. Mais lorsque ces personnes découvrent ces pans de culture, ils s'en délectent et ils en redemandent.

Envie de créer une structure

A cette époque j'avais envie de créer une école intergénérationnelle. J'étais convaincu que le savoir de vie devait se reconnaître, avoir une place égale au savoir livresque.

Créer une école était trop ambitieux, ou tout au moins, mon envie devait se coupler avec un solide projet pédagogique, des moyens, et un ministère (au moins !) à convaincre.

Trop difficile, et sans doute trop coûteux en énergie.

« *Commence par faire ce que tu peux faire* », m'ont-ils dit alors ! Je décidais avec quelques amis de créer, le jour de la St Valentin 2008, une asbl, un atelier d'écriture intergénérationnel : l'association AEI était née.² Nous animions un atelier d'écriture chaque semaine, en matinée.

L'atelier continue encore aujourd'hui. Depuis 2 ans, le groupe s'est approprié l'atelier. Une commission réfléchit aux ateliers à inventer, une autre voit quels sont les ponts à faire avec le quartier et/ou la ville de Verviers.

Aujourd'hui l'association réunit une cinquantaine de membres, dont 25 participants qui s'investissent dans

un atelier d'écriture deux fois par mois, *Ecrit'Haut*, parce que l'écriture ça tire vers le haut.

Dans ce groupe toutes les générations entre 20 et 70 ans sont représentées. Des jeunes en rupture scolaire, des chômeurs longue durée et des personnes pensionnées écrivent ensemble.

En plus de l'atelier bimensuel, des ateliers sont organisés en collaboration avec des écoles, des centres de formation, des événements culturels de la ville de Verviers et son arrondissement.

Depuis janvier, des participants aux ateliers d'écriture se sont investis dans la gestion de l'association. Un noyau solide s'est constitué, et s'est approprié cet espace pour reprendre pied dans la vie citoyenne.

Ma découverte de l'Éducation nouvelle

Les liens entre nous se resserraient, au point de me sentir en filiation avec eux, par rapport à leur action, leur engagement, leur posture.

Souvent dans leur formation ils avaient parlé d'Éducation Nouvelle. Je faisais mes propres recherches. Je connaissais un peu Freinet et Montessori de par ma formation initiale (monitrice éducatrice), mais sans plus.

En 2009, les rencontres internationales d'Éducation Nouvelle étaient organisées à Ciney en Belgique, pas si loin de chez moi. Une opportunité qui m'appelait à aller y voir de plus près.

Lors de ces rencontres, ils me demandaient si je pouvais, avec mes collègues de l'association AEI, animer un atelier qui ferait vivre et comprendre ce que nous faisons dans notre association.

Nous avons proposé un atelier en écho avec Joan Miro, en lien avec l'écoute intérieure, un atelier autour de ce qui fait prendre conscience de la valeur humaine.

Durant toute cette semaine de rencontres internationales « Tous créateurs de solidarités émancipatrices », nous avons travaillé en écho avec le livre d'Edgar Morin *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*.

Nous étions répartis en matinée en sous-groupe. Chaque sous-groupe étudiait un chapitre du livre,

² Voir le site www.aei-amimots.com

l'étudiait en lecture-écho avec les expériences de vie, les expériences professionnelles, les expériences de rencontres diverses de chacun. Une manière de regarder sa vie dans l'évolution du monde, et de découvrir ce qu'on pourrait inventer pour le futur, pour « *ajouter de l'humain à l'humain* » (autre citation d'Odette et de Michel, que j'ai repris aujourd'hui à mon compte).

Les ateliers *Mots'Art*

Depuis la première rencontre avec Odette et Michel, mon chemin s'est considérablement peuplé de rencontres : artistes, citoyens engagés, poètes, artisans de la culture de paix, inattendus nourrissants.

Depuis 2 ans j'ai créé mon activité indépendante : Les ateliers *Mots'Art*.

Je continue d'agir dans divers secteurs, l'alphabétisation, le milieu scolaire, le milieu carcéral. Mon intention est d'agir librement, tout en étant engagée. Je cherche encore ma route. J'essaie de sentir là où l'écriture est essentielle dans les différentes réalités de la société.

Odette a été pour moi un passeur essentiel, tant du point de vue professionnel qu'humain. Quand j'ai l'intuition d'une nouvelle démarche, d'une idée, je fais appel à mes souvenirs, je relis *Filigranes*, des livres, des articles qu'elle a écrit avec Michel.

Son départ me remplit de tristesse, et en même temps me pousse à continuer la route, car, comme elle aimait à le dire, "on n'a pas de temps à perdre".

Comme le colibri de la légende amérindienne dont elle se faisait l'écho, je veux moi aussi apporter ma goutte d'eau pour éteindre le feu qui ravage le monde, en m'inscrivant, à leur suite dans les cultures de la Paix, avec ceux de l'Education Nouvelle, et avec tous ceux qui auront envie de se joindre à cette marche.

Pascale Lassablière-Hilhorst – 27 octobre 2013